

## Quelles boussoles pour quelles jouissances en institution ?

Th. Van de Wijngaert

Qu'est-ce que la jouissance ? Pour approcher ce dont il s'agit, j'ai choisi de suivre l'évolution de ce concept chez Lacan. Je me référerai principalement au texte de Jacques Alain Miller intitulé « les six paradigmes de la jouissance »<sup>1</sup> qui est issu de plusieurs séances de son cours de 1998/1999 « l'expérience du réel dans la cure analytique ». Un 7<sup>e</sup> paradigme est annoncé lors de la séance suivante de ce cours et est développé dans un autre texte « Biologie Lacanienne »<sup>2</sup>.

Pour rappel, un paradigme est un modèle ou une conception théorique qui implique des remaniements profonds par rapport à ceux qui le précèdent. Lors de ces changements, ce sont plusieurs concepts qui sont remaniés en même temps : le langage, le signifiant, le corps et le symptôme.

Il est important de souligner que le passage d'un paradigme à un autre, n'invalide pas radicalement ceux qui précèdent, mais permet une autre approche clinique et élargit le champ de l'interprétation, de l'intervention.<sup>3</sup>

L'argument pour notre future journée d'étude fait référence à deux ou trois des derniers paradigmes en évoquant d'une part la montée au zénith de l'objet *a*, les objets plus-de-jouir et d'autre part les modes de jouir.

Dans un deuxième temps, je vous ferai part de questions et réflexions inspirées par deux passages de l'argument.

Le premier concerne l'effet du discours capitaliste. Je me suis demandé si le manque-à-avoir que ce discours amplifie démesurément se substitue au manque-à-être. Si l'on ne peut que constater la prégnance des « objets prêt-à-jouir » que Lacan qualifie en 69/70 de « plus-de-jouir en toc » ou de « lathouses », la place du manque-à-être ne persiste-t-elle pas à l'arrière-plan ? Ne resurgit-t-elle pas de plus belle quand l'inconsistance du branchement sur l'objet apparaît ou quand l'identification à un mode de jouissance vacille ? Les demandes actuelles d'analyse ne sont pas sans lien avec des questions sur l'être comme « que suis-je pour l'Autre ? Quelle est ma place dans ce monde ? ». Même si elles ne sont pas formulées ainsi en institution, la clinique au quotidien nous confirme que ces préoccupations y sont bien présentes. L'exemple majeur est la problématique de la réduction à être l'objet de l'Autre .

Un second passage souligne que la psychanalyse a *frayé la voie à ce qui se manifestait (...) comme une libération de la jouissance, et qu'elle a fait trembler les semblants sur lesquels reposaient les discours et les pratiques* ». La relativisation de tous les discours se constate en effet au point que la vérité tend à s'évaporer. Le discours capitaliste est solidement ancré, mais d'autres discours ne concourent-ils pas à produire le malaise contemporain ?

Cette question résonne pour moi avec la dernière partie de l'argument qui concerne le travail en institution où l'on rencontre de nombreux sujets dit hors-discours, des sujets

---

<sup>1</sup> Jacques Alain Miller « les six paradigmes de la jouissance ». CF 43 P. 11

<sup>2</sup> Jacques Alain Miller « Biologie Lacanienne » CF 44 P.

<sup>3</sup> Jacques Alain Miller « l'interprétation à l'envers » in hebdo blog n°230

écartelés entre les discours ou encore flottant entre les discours. Si ces sujets sont pris par cette vague addictive, cette poussée ne se conjugue-t-elle pas avec d'autres injonctions portées par d'autres discours ?

### Jouissances.

Si on se réfère à Freud, on définit la jouissance comme satisfaction pulsionnelle. La pulsion — dite mixte de biologie et de psychisme — est une force continue qui se satisfait toujours, quelles que soient les limites qu'on tente de lui infliger. Le symptôme est une forme de satisfaction substitutive de la pulsion qui dérange le sujet. Cela va de l'embarras à la souffrance tantôt physique, tantôt psychique. Les limitations imposées par la moralité et les idéaux de l'époque de Freud étaient à la source même du refoulement des pulsions rejaillissant dans les symptômes. Miller souligne que cette dynamique autour du refoulement n'a pas disparu dès lors que le langage est l'opérateur essentiel du refoulement.<sup>4</sup>

Une autre balise essentielle pour aborder la jouissance est formulée à la fin de l'enseignement de Lacan. La jouissance nécessite 3 éléments : le corps, la vie et le signifiant, autrement dit le corps vivant marqué par le signifiant, ce dernier n'ayant plus les mêmes coordonnées qu'au début de son enseignement. S'il y a un écho entre ces deux approches, il est intéressant de parcourir succinctement l'évolution même de la recherche de Lacan à propos de la jouissance pour penser le travail en institution.

### Les paradigmes de la jouissance

Le **premier paradigme** étant focalisé sur le déchiffrage, la satisfaction se situe essentiellement dans la communication, par l'interprétation délivrant du sens. La satisfaction pulsionnelle, la jouissance relève alors de l'imaginaire et est stagnante, inerte. Elle est un obstacle à l'élaboration symbolique. C'est un paradigme qui accentue la disjonction du signifiant et de la jouissance.<sup>5</sup> Le schéma « L » illustre ce premier paradigme.

Dans le **second paradigme**, Lacan s'est efforcé de signifiantiser la jouissance, de la faire entièrement entrer dans la logique signifiante, support de la production de sens, comme dans le premier paradigme. Mais elle est aussi un moyen pour poser des limites ou des guides pour la jouissance. Le symbolique est considéré à l'époque comme pouvant en quelque sorte « *annuler la jouissance essentiellement imaginaire et la restituer sous forme du désir signifié* ». <sup>6</sup> La jouissance dite phallique est associée à la jouissance du déchiffrement, à la quête du « donner sens ».

Avec le **troisième paradigme** que Miller situe à l'époque du séminaire VII « l'éthique de la psychanalyse », Lacan fait le pas crucial de reconnaître une jouissance réelle, une jouissance impossible à résorber. Celle-ci ne relève plus de l'imaginaire comme dans le premier paradigme. Lacan identifie donc une satisfaction pulsionnelle qui ne peut être symbolisée.

---

<sup>4</sup> Jacques Alain Miller. « Enfants violents ». <https://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2018/08/JAM-Enfantsviolents-Orientation.pdf>

<sup>5</sup> Jacques Alain Miller. « les six paradigmes e la jouissance ». CF 43 p. 7/9

<sup>6</sup> Jacques Alain Miller. « les six paradigmes e la jouissance ». CF 43 P. 11

On peut reprendre ici l'opposition freudienne entre le principe de plaisir qui vise l'homéostasie qui fait barrière à la jouissance qui relève de l'excès, ce qui est le propre à l'au-delà du principe de plaisir. La jouissance est dite transgressive au regard de la loi symbolique et au regard du principe de plaisir. Alors que le symptôme était posé avec Freud comme effet du refoulement, mécanisme propre au symbolique, il prend le statut de défense contre la jouissance qui envahit le sujet qui ne la désire pas. Une autre chose importante à souligner dans ce passage au troisième paradigme. A, symbole du grand Autre du symbolique est barré. Lacan le considère comme incomplet dès lors qu'il n'est pas en mesure de totalement mortifier la jouissance grâce aux signifiants.

Le **quatrième paradigme** prend forme à l'époque du Séminaire XI « les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse ». Miller parle à son propos d'une nouvelle alliance du symbolique et de la jouissance.<sup>7</sup> Elle se fait grâce à l'invention de l'objet « petit a ». La jouissance massive du paradigme précédent se fragmente en objets petit a qui renvoient aux zones érogènes du corps où se localise la jouissance. Le lien ténu de cette nouvelle alliance repose sur le fait que l'opération d'aliénation qui est la prise dans le symbolique propre aux humains produit inmanquablement une perte de jouissance qu'on retrouve branchée sur les objets pulsionnels. Il nomme séparation le processus complémentaire de l'aliénation. Le fantasme fondamental du névrosé — à ne pas confondre avec la multitude des fantasmes — articule le sujet (un élément du symbolique) à un objet (un élément réel). Il faut prendre la mesure que l'objet « petit a » est irréprésentable. C'est-à-dire que l'on n'a jamais affaire qu'à des objets qui lui donnent une consistance qu'il n'a pas dès lors qu'il a un statut logique.

Par ailleurs, n'oublions pas la précision de Lacan dès son séminaire III « les psychoses » selon laquelle, le psychotique a l'objet dans sa poche. Même s'il ne s'agit pas encore à l'époque de l'objet petit a, cela nous indique qu'il y a là une forme de ratage dans le processus de séparation dans la psychose dont nous devons tout particulièrement prendre la mesure en institution. C'est ce qui justifie la notion de non-extraction de l'objet. La perte de jouissance dans la névrose donne à l'objet a la fonction de cause du désir. Le désir est la quête infinie d'une satisfaction à travers les formes possibles que peuvent prendre les objets pulsionnels.<sup>8</sup>

Aux objets freudiens oral et anal, Lacan ajoute la voix, le regard et le rien autour desquels la jouissance se concentre, prend forme, se localise.

- La jouissance orale est celle qui résonne le plus avec l'addiction soulignée dans l'argument. Elle ne concerne pas que les satisfactions passant par la bouche comme la boulimie. Ainsi un analyste a témoigné de sa jouissance à « dévorer les mots de l'autre », une autre à dévorer les livres. L'excès consommatoire concerne la variété infinie des objets qui plus tard seront considérés comme « plus-de-jour ». Cette jouissance orale relève de la demande à l'Autre dont l'objet primaire est le sein.

---

<sup>7</sup> Idem P.14

<sup>8</sup> Maleval donne un exemple intéressant dans le chapitre « Phénomène psychosomatique et carence du fantasme fondamental » p. 228 et suivantes de son livre « conversations psychanalytiques avec des psychotiques ordinaires et extraordinaires » Ed. Erès.2022.

- La jouissance anale se rapporte à la demande de l'Autre qui trouve sa source - explique Freud- dans les attentes parentales donc principalement celle de la propreté de l'enfant. Tout comme la jouissance orale, la jouissance anale se détache de l'organe, ici l'anus. Elle se manifeste dans la jouissance de produire, d'accumuler, de donner ou de retenir. Elle est repérable par exemple dans le fait de ne pas répondre à la demande de l'Autre, ce qui se décline de façon multiple.
- L'objet voix est lié à la pulsion invoquante comme désir adressé à l'Autre, comme la jouissance d'être entendu, d'être considéré. Dans la psychose, elle fait retour dans le réel, sur le mode hallucinatoire.
- Le regard est associé au désir de l'Autre. Qu'est-ce que l'Autre veut de moi ? La jouissance se manifeste essentiellement dans le sentiment ou la certitude d'être objet de l'Autre, d'être jugé par l'Autre, donnant lieu par exemple à la jouissance de l'inhibition. Mais on peut aussi évoquer à ce propos la jouissance de soigner son image, de se faire un corps, de se prendre pour un être d'exception.
- Enfin la jouissance du rien vise l'existence du manque, condition du désir. Il peut aller comme dans l'anorexie jusqu'à la négation de tout objet de satisfaction.<sup>9</sup> Il est intéressant de différencier cette jouissance du rien que le sujet cultive de la jouissance de l'insatisfaction où rien ne vaut ou rien ne le satisfait et dont il se plaint.<sup>10</sup>

Ce lien entre le symbolique et la jouissance localisée dans 5 objets dans ce quatrième paradigme va devenir plus solide avec le **cinquième paradigme** où Lacan élabore la notion de discours qui unifie l'aliénation et la séparation. Jacques Alain Miller extrait dans son développement une phrase clé du séminaire XVII « l'envers de la psychanalyse » : « il y a une relation primitive du savoir à la jouissance »<sup>11</sup>. Ceci est crucial puisque cela signifie que le « système signifiant » détermine la façon dont la jouissance affecte le corps. C'est un pas important au regard du quatrième paradigme où la jouissance est considérée comme reste inéliminable du pouvoir du signifiant. Si on peut dire que le traitement de la jouissance traverse tout l'enseignement de Lacan, l'élucidation du fantasme fondamental (qui ne concerne que les névrosés) n'est plus l'unique visée. La mise en lumière des coordonnées de la jouissance en passe par le repérage de l'insistance de certains signifiants à l'œuvre dans le symptôme. Pour reprendre un des exemples évoqués plus haut, si cette analysante a évoqué sa jouissance de dévorer les livres, c'est parce qu'elle a été percutée par des signifiants qui ont produit cette passion débordante pour les livres.

Avec ce cinquième paradigme, la jouissance prend le statut de plus-de-jouir censé combler la perte de jouissance produite par le signifiant. Donc, l'aliénation signifiante produit une perte de jouissance. Et ce faisant, elle met en fonction l'objet « petit a » qui produit l'émergence du désir qui nous éloigne de l'élémentaire satisfaction de nos

<sup>9</sup> A ce propos : Carole Dewambrechies-La Sagna « Lacan, le rien » in La Cause Freudienne n°79, pages 146 à 150

<sup>10</sup> A ce propos : Sonia Chiriaco : le vide et le rien. <https://www.causefreudienne.org/archives-jecf/le-vide-et-le-rien/>

<sup>11</sup> Jacques Alain Miller. « les six paradigmes e la jouissance ». CF 43 P.18

besoins vitaux. C'est ce que Lacan appellera plus tard « le parasite langagier » qui produit le manque-à-jour. De là découle la quête infinie du sujet pour accéder à un plus-de-jour qui est exploité par les discours qui promeuvent la satisfaction grâce à la multitude des objets mis à sa disposition. On rejoint là ce que l'argument met en avant avec la série infinie d'objets désirables qui tamponnent momentanément le manque-à-jour. Momentanément, parce que ce ne sont que des « lchettes de la jouissance » rappelle Miller.<sup>12</sup> L'analyse permet à l'analysant de repérer les composants de ce qui fait son mode de jouir et de moins en subir les effets délétères.

Avec le **sixième paradigme**, débutant avec le séminaire XX « Encore », Miller considère que l'on assiste à une inversion qui vaut par rapport à tout le cheminement de Lacan tout en poussant à leur terme les indications du cinquième paradigme.<sup>13</sup>

Le point de départ de Lacan dans le premier paradigme était la place prédominante du langage et de la parole comme communication. Dans cette perspective, l'interprétation opère par le fait de faire émerger un sens à ce qui échappe au sujet. Elle produit des effets de vérité en éclairant le « c'est plus fort que moi » du sujet se plaignant de la jouissance néfaste qui l'accable. Dans le cinquième paradigme, le signifiant ne garde plus qu'un lien ténu avec le sens.

Dans « Encore », Lacan considère le langage comme une élucubration de savoir sur la langue (en un mot). La structure du langage avec ses mots, sa grammaire est seconde par rapport à ce qui lui préexiste. Avant l'acquisition d'une langue, des mots de cette langue, l'enfant babille, il joue avec la matière sonore de la langue, il en jouit. Dans cette perspective, Lacan prend la mesure de l'impact produit par ces signifiants tout seuls, hors articulation à d'autres qui donne lieu à des significations et produit du sens. Il y a là un rapport quasi charnel aux mots. C'est à partir de là que Lacan parle de la jouissance du blabla. Si parler peut servir à la communication, parler peut n'être qu'une satisfaction pulsionnelle. C'est un fait clinique que l'on observe particulièrement quand la parole incessante d'un sujet est déconnectée du sens, d'une volonté de communiquer un message. Elle semble alors n'avoir d'autre fonction que celle de maintenir le branchement sur son interlocuteur par la voix.

On retrouve alors, comme dans le troisième paradigme - mais d'une autre façon - une disjonction entre l'Autre porteur de sens et la jouissance. Cette avancée vient interroger la pertinence d'opérer sur la jouissance à partir de la parole visant à donner du sens.<sup>14</sup>

Ceci est d'autant plus intéressant qu'en institution, bien des sujets ne sont pas en attente de sens et où la demande des intervenants que le sujet se justifie, qu'il réponde à nos « pourquoi ? » ne mène à rien.

S'il y a disjonction, ici Lacan effectue une inversion au regard de son approche dans le troisième paradigme. Au lieu de partir de l'Autre, des limites du symbolique pour traiter la jouissance massive, il part du réel de la jouissance du corps vivant. La jouissance, ce qui se jouit, est séparée de l'Autre du langage, séparée du sujet. Lacan parle de jouissance Une.

---

<sup>12</sup> Idem p. 24

<sup>13</sup> Idem P 24

<sup>14</sup> Idem p.26

Cette remise en question profonde donnera lieu à ce que Miller a évoqué comme **septième paradigme**.<sup>15</sup> « *Pour pouvoir parler de jouissance, il faut la vie, un corps vivant et un corps pris dans le signifiant* ». Dans cette phrase apparemment simple, il y a deux dimensions du corps qui nous éloigne de l'organisme biologique dont s'occupe la science. D'une part, on a le corps qui éprouve et qui à l'occasion échappe à toute objectivation médicale. Lacan parle du corps comme substance jouissante. D'autre part, le corps est une surface d'inscription des modalités de jouissance produite par l'impact des signifiants tout seuls, hors logique du sens et qui produisent ce que Lacan nomme des événements de corps.

On est ici très loin de l'identification de son être à son corps. Pour l'être parlant, le corps on l'a, on ne l'est pas. Donc, le corps dont on parle ici n'a rien à voir avec l'organisme, mais pas non plus avec l'image que nous renvoie le miroir.

Pour conclure cette plongée dans les coordonnées théoriques de la jouissance au fil de l'enseignement de Lacan, il s'agit de repérer tout d'abord dans nos pratiques jusqu'où la voie du donner sens est praticable et opérante. Ensuite il faut prendre la mesure de l'impact des mots sur chacun. Les mots peuvent blesser, perturber, angoisser.

Par ailleurs, il est essentiel de différencier deux usages du terme « jouissance ».

Si on se réfère à la cure analytique, la jouissance est inséparable de ce qui fait souffrir le sujet et l'amène à l'analyse. Notons que dans les institutions, la jouissance qui insupporte le sujet est tout aussi présente sans qu'elle ne donne lieu à une demande et à un pari sur le pouvoir du savoir pour la traiter.

Deuxièmement, on ne peut séparer les avancées de Lacan de sa lecture de l'évolution de notre civilisation. C'est particulièrement le cas quand il parle de la montée au zénith de l'objet petit a, soit d'une modalité de la jouissance contemporaine, mais aussi quand Lacan parle plus tard des « des modes de jouir ». Ces deux termes renvoient à une réalité qui n'implique pas qu'il y ait une souffrance donnant lieu à une demande d'analyse ou d'aide. Le sujet peut être satisfait de son mode de jouissance.

Ce qui nous concerne tout particulièrement comme praticiens, c'est bien la jouissance qui fait trauma, qui fait trou dans le tissu des représentations du sujet, comme l'écrit Éric Laurent dans l'introduction de son livre « L'envers de la biopolitique »<sup>16</sup>. C'est une jouissance qui insupporte le sujet.

Enfin, n'oublions pas que des sujets se retrouvent en institution parce que leurs modalités de jouissance insupportent leur entourage, voire la société.

### **Plusieurs discours**

Comme annoncé dans l'introduction, il me semble important de souligner que le discours capitaliste qui est à la source de ce pousse-à-la-jouissance consommatoire

---

<sup>15</sup> Voir à ce propos l'article « Biologie lacanienne et événement de corps » paru dans la revue « La cause freudienne » N° 44.

<sup>16</sup> Éric Laurent : L'envers de la biopolitique. P.14. Éditions Navarin

n'efface pas d'autres discours qui relèvent de la logique du discours du maître. Ce dernier se caractérise par la mise en position d'agent d'un signifiant maître qui détermine des modalités de jouissance.

Dans ce sens, lors d'une conférence intitulée « Affects et passions du corps social »<sup>17</sup>, Éric Laurent a énoncé ceci : « *le discours de la psychanalyse sera d'autant plus l'envers du discours du maître s'il permet justement de déchiffrer les modes de jouissance qui sont proposés au-delà des mécanismes engendrés par la généralisation du manque-à-jour de la plus-value.* ».

Autrement dit, son texte nous invite à une prise en compte des nouvelles formes du religieux en tant que mode de régulation de la jouissance au-delà du discours capitaliste. Elles promeuvent dit-il « *un prêt-à-porter du savoir sur la jouissance qui fait lien commun* ». On retrouve ici une dynamique où gonfle le surmoi interdicteur similaire à celle de l'époque de Freud.

On ne peut que constater actuellement la pression d'autres nouveaux discours portés par des mouvements sociaux et politiques qui ne relèvent pas du religieux, mais qui tentent aussi d'imposer de nouvelles normes de pensée et de comportements. Ce faisant, ils promeuvent à leur tour des modalités de jouissance inséparables de la constitution d'identités collectives qui ne sont pas sans effet de ségrégation. Par exemple, le discours « woke », quand il fait la promotion de la « cancel culture » produit actuellement -dans la société américaine tout particulièrement- des effets manifestes sur ce qui peut se penser, se dire, s'écrire, se vivre. Les discours sur le bien-être, inoffensifs en apparence, allant dans le sens du principe de plaisir, se transforment à l'occasion en impératif féroce dès lors que le sujet se retrouve sous le joug de la culpabilité de ne pas arriver à en suivre les préceptes.

Quand Miller dans son texte « une fantaisie »<sup>18</sup> parlent des sujets hypermodernes, désemparés, déboussolés, il souligne l'emprise du discours consumériste se délestant de tout cadre régulateur et qui promeut la jouissance autistique au sens de jouir de l'objet, ce dernier pouvant être un partenaire<sup>19</sup>. Mais, ils sont aussi déboussolés par la prolifération de discours contradictoires. Certains vont dans le sens de la mesure et d'autres dans le sens de l'excès sous couvert du droit à la liberté. Bien des sujets en institution — ou en dehors — ne savent plus à quel discours se fier.

Quand un sujet s'en sort en prenant un cap précis dans cette mer houleuse des discours, il obtient la relative satisfaction d'un mode de jouir qui lui est propre et qui l'éloigne de l'angoisse. Mais bien souvent, ce n'est pas sans mettre à distance, voire rejeter ceux qui jouissent autrement. Il en résulte d'une part l'augmentation de la difficulté de faire lien social, de faire famille, de faire couple et d'autre part la progression de la haine.

---

<sup>17</sup> Éric Laurent : « Affects et passions du corps social ». In Logiques ségrégatives (conférence lors de la journée de l'envers de Paris « les nouveaux visages de la ségrégation » juin 2017. P33

<sup>18</sup> Jacques Alain Miller. « Une fantaisie » Revue Mental n°15

<sup>19</sup> « La jouissance autiste du sujet est à soigneusement distinguer de la jouissance du sujet autiste » précise Maleval in : <https://2a9il.r.sp1-breveo.net/mk/mr/sh/1t6AVsd2XFnlG8XMc21YsPsY9pDZQn/fUc19298X4Mj>

La pratique analytique contemporaine ne vise pas à atteindre l'illusoire vérité de l'être, mais comme le nomme Éric Laurent un « *faire vrai qui permet au sujet de rétablir une homéostasie, malgré les achoppements, malgré l'instabilité foncière de la langue* » et il précise qu'il s'agit d' « *une forme d'homéostasie régie par le principe de plaisir comme défense contre la disruption de la jouissance* »<sup>20</sup> Il définit le terme « disruption » comme effraction, rupture par rapport à un ordre préalable fait de la routine du discours par lequel tiennent les significations.

### **En institution.**

Dans les institutions orientées par la psychanalyse, nous nous inscrivons dans la même perspective, soit de trouver les moyens pour traiter la jouissance débordante. Mais le recours au « faire vrai » évoqué par Éric Laurent pose des questions spécifiques avec le public accueilli dans les institutions.

Première difficulté, le plus souvent la demande ne concerne pas le traitement d'une jouissance dérangeante par un gain de savoir. Le sujet peut parfois se plaindre de ce qui le dépasse, mais on est loin de la mise en fonction du sujet supposé savoir. De plus, c'est souvent un autre qui se plaint ou s'inquiète et qui fait appel à l'institution.

Ensuite, un des problèmes spécifiques que l'on y rencontre est bien la fragilité des routines dont le sujet peut se soutenir, tant pour les routines de significations que celles qui concernent le savoir-y-faire avec les autres et avec son propre corps.

Avec bien des sujets, on doit accepter comme intervenants de faire continuellement exister ces routines et parallèlement, repérer et soutenir des modalités de satisfactions particulières tout en suppléant à l'absence fréquente de limite. Comme l'a précisé Lacan en parlant de la jouissance, « *... une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence. Ça, c'est toujours la jouissance.* »<sup>21</sup>

### **Jouissances ou défenses ?**

Tout ce qu'on observe relève-t-il de la jouissance ? Est-il judicieux par exemple de considérer comme de la jouissance certains mécanismes de défense tel que la violence sur les objets, l'autre ou soi-même ? Jacques Alain Miller met en question que la violence soit toujours un symptôme. Il se demande si elle n'est pas plutôt le signe qu'il n'y a pas eu de substitution de jouissance, autre façon de nommer le symptôme ? Ce qui est sûr, dit-il encore, c'est que la violence « *traduit dans tous les cas une déchirure dans la trame symbolique.* »<sup>22</sup> Elle peut après coup se révéler symptomatique quand, par exemple elle est causée par une demande insatisfaite. La violence peut aussi faire partie des scénarios de la jouissance perverse, masochiste ou sadique. Mais, dans nos institutions, le plus souvent elle est la conséquence de l'irruption de jouissance insupportable, d'une altérité dérangeante et angoissante que le sujet n'arrive pas à canaliser. Il peut s'agir d'un regard, d'un geste, d'une voix, d'une sensation. C'est particulièrement le cas chez les autistes et les psychotiques où l'appui sur la parole est inopérant.

<sup>20</sup> Éric Laurent « disruption de la jouissance dans les folies sous transfert » Hebdo blog N°133

<sup>21</sup> Jacques Lacan. *Le Séminaire. Livre XVII. L'envers de la psychanalyse*. Seuil, p. 83.

<sup>22</sup> Jacques Alain Miller. « Enfants violents ».



D'autres phénomènes comme le repli, l'isolement ont probablement intérêt à être abordé d'abord comme des mécanismes de défense contre la jouissance plutôt que comme des modes de jouissance.

Les addictions, l'investissement fou des objets plus-de-jouir que l'argument met en évidence peuvent être lu comme relevant de la jouissance autistique au sens de jouir tout seul, ce qui peut rendre le lien social particulièrement problématique. Mais il importe de les aborder aussi comme des mécanismes de défense. Défenses contre l'angoisse produite par l'irruption de jouissance, défense au regard d'un narcissisme défaillant, défense quand l'image vacille, quand le corps fout le camp, etc.

### **Pour conclure : Positions subjectives et jouissance.**

Je voudrais terminer cet exposé par la nécessité de tenir compte de la variété des positions subjectives concernant la jouissance parce que c'est un des éléments essentiels pour penser nos interventions.

Sur le versant paranoïaque de la psychose, la jouissance est identifiée dans le lieu de l'Autre<sup>23</sup>. La paranoïa est en soi une défense contre l'Autre jouisseur, contre l'Autre qui fait de lui l'objet de sa jouissance. L'imaginaire du délire de persécution se déclenche quand les coordonnées symboliques de la place du sujet dans le monde ne sont plus assurées. Dès lors le sujet oscille entre se situer à une place d'exception ou être réduit au déchet, rebut de l'Autre. Le traitement des effets de jouissance qu'on peut y associer implique d'une part de soutenir le sujet pour retrouver une place, un statut et d'autre part l'accompagner dans un travail de nomination et de traduction continue de la jouissance qui le déstabilise pour éviter les passages à l'acte.<sup>24</sup>

Sur le versant schizophrénique de la psychose, la jouissance fait retour dans le corps. Pour comprendre ceci, il faut partir de l'idée que la jouissance et le signifiant font un. « Tout le symbolique est réel » est une formule de Lacan pour prendre la mesure, comme l'écrit Alfredo Zenoni<sup>25</sup> qu'« *au lieu de constituer une négativation de la jouissance, la parole est elle-même ce par quoi le sujet se confronte à la jouissance* ». Autrement dit, la mortification de la jouissance par le symbolique que Lacan mettait en évidence dans le deuxième paradigme n'est ici pas opérant. Le sujet n'est pas pris par les tourments d'être objet de l'Autre comme dans la paranoïa, mais est confronté à l'impact des mots et à l'inconsistance de l'Autre. D'une part, la langue produit des désordres au niveau du corps, (6<sup>e</sup> paradigme) dont une image qui ne tient pas, mais aussi fréquemment la sensation d'un vide intérieur ou encore des phénomènes de corps étranges dont l'impossible séparation des déchets qui restent parties du corps comme dans le dit syndrome de Diogène<sup>26</sup>. D'où la question de comment se faire un corps. D'autre part, pour ces sujets, tout discours tend à n'être que fiction dénudée de sens, sans plus de valeur qu'un autre. Ceci justifie de dire qu'il est hors discours. Il en découle un fréquent manque de motivation tant pour les activités que pour prendre soin de son corps, de son espace. Le branchement sur un objet plus-de-jouir peut

---

<sup>23</sup> Lacan J. « présentation des mémoires d'un névropathe » in Autres écrits, Paris Seuil, P. 215

<sup>24</sup> Éric Laurent « Les traitements psychanalytiques des psychoses » Feuilleton du courtill 21 page 17.

<sup>25</sup> Alfredo Zenoni : L'Autre et la jouissance dans la psychose » Quarto 135 p.29

<sup>26</sup> [https://fr.wikipedia.org/wiki/Syndrome\\_de\\_Diogène](https://fr.wikipedia.org/wiki/Syndrome_de_Diogène)

émerger et se caractérisera le plus souvent par la démesure, l'absence de limite. Le principe de plaisir n'opère pas du tout.

Dans l'autisme, on estime que la jouissance fait retour sur un bord ou néo-bord.<sup>27</sup> « *Le bord délimite un monde intérieur de liberté et de toute-puissance, tandis qu'il constitue une protection à l'égard du monde extérieur* »<sup>28</sup>. Pour Maleval, trois éléments souvent intriqués peuvent constituer le bord : l'objet autistique, le double et l'îlot de compétence.<sup>29</sup> L'élaboration d'un objet autistique a pour fonction de capter la jouissance. On parle à ce propos d'objet condensateur de jouissance, d'où sa fonction positive. Il importe au sujet de garder la maîtrise sur son objet. Et quand un autre se prête à être son prolongement, comme « objet-outil », il peut s'ouvrir au monde, explorer les objets dans une relative sécurité. Le partenaire fait alors partie du bord qui permet au sujet à la fois de se mettre hors d'atteinte et de poursuivre ses investigations et ainsi complexifier ses modalités propres de traitement de la jouissance.<sup>30</sup>

Cette perspective répond au fait que toutes les manifestations du désir de l'Autre produisent pour l'autiste un envahissement de jouissance qui nécessite tantôt de se réfugier derrière une carapace protectrice ou de la construire, tantôt d'être au travail de frontières dans l'espace. Sans cela, le désir de l'Autre donne lieu à des crises clastiques où la violence se déchaîne sur les objets, les autres ou eux-mêmes. L'immutabilité, c'est-à-dire la recherche d'un monde statique sans changements, sans interférences est une défense par rapport au monde éprouvé comme chaotique et inquiétant.

On peut dire que l'activité de l'autiste est continuellement concentrée dans le traitement de la jouissance. Il n'y a pas eu pour lui de perte de jouissance, pas de mise en fonction de l'objet petit a. Dès lors, il ne s'inscrit pas dans la quête du plus-de-jouir.

---

<sup>27</sup> On ne peut oublier cette dernière occurrence au vu de l'augmentation du nombre d'institutions du réseau 2 accueillant des autistes.

<sup>28</sup> Maleval JC. « Qui sont les autistes ? » <http://pontfreudien.org/content/jean-claude-maleval-qui-sont-les-autistes>

<sup>29</sup> Maleval JC. « Un animal comme bord autistique ». <https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2014-1-page-5.htm>

<sup>30</sup> Malleval parle à ce propos permettre au sujet autiste « d'étayer sa volition sur un bord ». (Cause du désir 89 p. 167)